

École Doctorale Francophone en
Sciences Sociales,
Europe Centrale et Orientale

Travaux du colloque

*Bonnes et mauvaises mœurs dans la société
roumaine d'hier et d'aujourd'hui*

5-6 mars 2004
New Europe College, Bucarest

Volume coordonné par
Ionela BĂLUȚĂ et
Constanța VINTILĂ-GHIȚULESCU

New Europe College

Éditrice : Irina Vainovski-Mihai

La publication de ce volume a été rendue possible par l'appui accordé au NEC par le Ministère Français des Affaires Etrangères - Ambassade de France en Roumanie

Copyright © 2005 – Colegiul Noua Europă

ISBN 973-7614-09-7

BONNES ET MAUVAISES MOEURS : PRINCIPES ET EXPERIENCES, BALANCEMENT ET ENCHAÎNEMENT

Andrei PIPPIDI

Les études consacrées à l'histoire de la sexualité sont en train de faire tâche d'huile. Surtout en Roumanie, où ce sujet fut longtemps tabou et où, dès que la censure a été écartée, on s'est empressé de manifester un enthousiasme immodéré pour l'exemple de Michel Foucault. Rien d'étonnant donc que nous nous trouvions aujourd'hui rassemblés pour échanger des faits et des interprétations autour de ce grand thème.

Il sera surtout question de mauvaises mœurs, car, je le crains, les bonnes promettent des prix de vertu plutôt que des travaux historiques cohérents. Tout au plus fera-t-on, à l'avenir, des inventaires de nos connaissances à ce sujet, qui sont encore fragmentaires et éparses. Indirectement, ce qu'on va dégager aujourd'hui pour alimenter le dossier des mauvaises mœurs fera ressortir le plus ou moins d'attention prêtée par les contemporains aux transformations de la morale et de l'ordre social qui l'encadrerait. Les témoignages dont nous tâcherons de démêler l'écheveau se rapportent, pour la plupart, aux XVI^e-XVIII^e siècles. Ils révèlent, outre le contraste classique entre l'amour sacré et l'amour profane, une concurrence, sinon même un conflit, entre le plaisir coupable et le plaisir licite jusqu'à ce que, au bout d'une lente négociation, on arrive au

compromis qui sera considéré, de nos jours, comme normal. Mais cela n'aura été possible qu'à partir de l'affaiblissement de l'Eglise d'abord, de l'Etat ensuite. Une phase précédente et, de ce point de vue, déterminante a été décrite par Norbert Elias :

certaines contraintes exercées de différents côtés se transforment en autocontraintes...certains actes humains sont peu à peu relégués derrière les décors de la vie sociale et investis d'un sentiment de pudeur...la vie pulsionnelle et affective prend peu à peu, grâce à un autocontrôle permanent, un caractère plus général, plus uni, plus stable¹.

Nous avons exposé ailleurs² comment les deux principautés de Moldavie et de Valachie ont traversé un processus qui nous découvre les mécanismes de cette société dans la perspective de la surveillance exercée sur les mouvements affectifs et pulsionnels. Ici, au « carrefour des empires morts », pour reprendre une formule classique (Lucien Romier, 1931), les règles et les lois auxquelles se soumettait la vie domestique des Roumains ne nous sont connues, pour les deux premiers siècles d'existence des principautés, qu'à travers des textes de droit canon et des pénitentiels qui appliquent la tradition byzantine. Cette situation des sources est commune avec d'autres pays du Sud-Est européen et les coutumes que ces sources attestent, que ce soient le *Zakonik* du tzar serbe Douchane, la Loi albanaise de Lek Dukagjini ou les fragments

¹ Norbert ELIAS, *La dynamique de l'Occident*, Paris, 1975, p.182.

² Andrei PIPPIDI, « Amour et société : arrière-plan historique d'un problème littéraire », *Cahiers roumains d'études littéraires*, 1988, 3, p. 4-25.

juridiques conservés en Bulgarie, font foi d'un niveau de civilisation qui était à peu près le même dans toute la région.

Avant de nous pencher sur de tels textes, pour bien comprendre leur esprit, il est bon de porter notre regard sur ce que Byzance a légué comme morale et savoir-vivre. Dans la vision de Hans-Georg Beck, le monde byzantin fut dominé par le conflit entre christianisme et érotisme. Si la réaction ecclésiastique s'est constamment efforcée de rendre le comportement des fidèles conforme à un équilibre psychique et physique qui supposait le renoncement à la vie sexuelle, sauf pour la procréation légitime, une attitude bienveillante envers les ébats amoureux se laisse apercevoir dans les romans byzantins de chevalerie qui furent lus depuis l'époque des Paléologues jusqu'au XVII^e siècle³. Mais cette littérature sentimentale porte les traces d'une influence française et italienne, elle est, à proprement parler, le chapitre le plus significatif de la diffusion du modèle de l'amour courtois. C'est ainsi qu'un roman chevaleresque provençal du XIV^e siècle, *Paris et Vienne*, se trouve à l'origine du poème crétois de Vincenzo Cornaro, *l'Erotokritos*, dont il existe une traduction roumaine en prose du XVIII^e siècle⁴.

Quoique les contacts directs avec l'Occident tinsent plutôt au hasard et fussent peu fréquents, il faudrait regarder aussi de ce côté-là pour mettre à l'épreuve la comparaison que nous avons amorcée. Une première référence obligatoire est le *Traité de l'amour courtois* d'André le Chapelain. L'auteur évolue sur le plan de la théorie lorsqu'il pose en doctrine cette réminiscence de Pseudo-Aristote : « Les femmes sont dominées

³ Hans-Georg BECK, *Byzantinisches Erotikon*, Munich, 1986.

⁴ Nicolae CARTOJAN, « Poema cretana Erotocrit in literatura româneasca si izvorul ei necunoscut », *Analele Academiei Române*, mem. sect. lit., IIIe série, t.VIII, 1935, pp. 83-139.

par un tempérament froid, alors que les hommes sont habités par une chaleur naturelle ». A cause, justement, de cette différence physiologique, l'homme, dont les pulsions sont endiguées par tout un code de détours rhétoriques si ses hommages s'adressent à une personne de haut rang, reçoit la permission d'assouvir son désir charnel avec une paysanne, une servante ou une courtisane⁵. Ce texte du XII^e siècle, dont on a prétendu qu'il proposait une critique de l'amour courtois⁶, ne fait que justifier un choix de vie avec une mordante lucidité.

L'étape suivante est marquée par les exercices sur le même thème qui proliférèrent en Italie au temps de la Renaissance⁷. Dans ces compositions littéraires d'une grande élaboration et richesse, on peut trouver des échos platoniques et pétrarquais chez Sperone Speroni, à côté du cynisme en affaires du sexe que Francesco Sansovino ne se gêne pas d'adopter quand il conseille le jeune homme de prendre pour maîtresse une femme mariée. Un autre de ces écrivains se demande : « In natura humana che cosa è questo amore ? » Comme l'avait déjà déclaré André le Chapelain, c'est une maladie : « Egli è una passione prossima alla melanconica ». Et le dialogue continue : « Quegli huomini gli sono più sottoposti ? – Cholerici. – Perchè ? – Per l'impeto del caldo humore »⁸. La mobilité émotionnelle de la femme est comparée par Luigi Pulci au frémissement des feuilles sur

⁵ André le CHAPELAIN, *Traité de l'amour courtois*, introduction, traduction et notes par Claude BURIDAN, Paris, 1974, p.158.

⁶ Cf. Georges DUBY, *Le modèle courtois*, in *Histoire des femmes en Occident*, II, *Le Moyen Age*, sous la direction de André BURGUIERE, Christiane KLAPISCH-ZUBER, Martine SEGALLEN, Françoise ZONABEND, Paris, 1991, p. 274.

⁷ G.ZONTA, *Trattati d'amore del Cinquecento*, Bari, 1912 ; IDEM, *Trattati del Cinquecento sulla donna*, Bari, 1913.

⁸ J.CAVICIO, *Il Peregrino*, Venise, 1574, p.116.

l'arbre, ce qui n'empêche pas Angelo Poliziano de conclure par ce cri victorieux : « Sia benedetto Amor che'l cor m'ha punto ».

Face à la liberté des mœurs dont l'Occident de la Renaissance offre l'exemple se dressent les interdits diffusés et maintenus par les légistes et les moralistes byzantins. Leur sévérité initiale a été tempérée avec le temps, parce que l'Eglise est pragmatique. « La loi des saints Pères, ainsi que l'enseignement Basile le Grand » punissait l'adultère de sept ans de pénitence. Un guide pour les confesseurs réduit cette peine à trois ans seulement⁹. La même punition est prévue pour l'entremetteuse et le séducteur, autant que dans le cas de relations hétérosexuelles « contre nature ». Pour le péché de sodomie, ainsi que pour l'avortement, la pénitence est limitée à un an, guère plus que pour le vol d'une poule. Les pratiques contraceptives sont expiées par sept semaines de jeûne. Le viol d'une servante entraîne une pénitence de quarante jours, ce qui vaut également pour un vol au marché. En revanche, si c'est un serf qui a violé la fille de son seigneur, il sera condamné au bûcher et, s'il y a eu consentement, tous les deux encourent la peine capitale. Cette condamnation impitoyable doit défendre la pureté du lignage et se justifie par le devoir de garder les distances sociales¹⁰.

Cependant, l'historien doit se défendre contre l'impression que ces documents éclairent directement la réalité vécue. Dans ce type de matériaux, c'est l'exception qui est mise en

⁹ Bibliothèque de l'Académie roumaine, Fonds Manuscrits, ms.roum.5211, f.53.

¹⁰ *Indreptarea legii*, Edition de l'Académie roumaine, Bucarest, 1953, pp.253, 257, 260. Cf. le ms. cité, f.37 : « celui qui aura des relations avec une religieuse, qu'il expie par le jeûne neuf ans et, si elle est de noble souche, douze ans ».

évidence, puisque seuls les actes qui demandent répression sont visibles. D'autre part, ces écrits traitent la pécheresse avec miséricorde. « Celui qui tuera sa femme sera puni comme parricide », donc condamné à mort¹¹. Le juge est conseillé d'être indulgent envers les religieuses, parce que « il n'y en a pas beaucoup qui prennent l'habit de leur plein gré, tandis que la plupart entrent au couvent de force ou par tromperie ou, le plus souvent, par nécessité »¹². Les lieux communs sur « la faiblesse et la fragilité de la nature féminine » ne sont, en fin de compte, qu'un argument contre la domination des mâles¹³. Telle parole de saint Athanase se réfère à l'union de l'homme et de la femme en des termes d'une troublante modernité : « la pierre se heurte à l'acier et de cet affrontement une étincelle jaillit...c'est ainsi que le corps et l'âme s'unissent »¹⁴. L'amour est invoqué par le canoniste byzantin quand il veut proposer un adoucissement de peine, parce que « l'amour est pareil à l'ivresse et à la folie, sauf que les tourments qu'il cause sont plus durs et plus cruels que tous les autres »¹⁵.

Pourtant, les traités de morale qui appartiennent à la même tradition et dont il existe des traductions du XVII^e siècle en roumain font longuement état des tentations qu'il faut éloigner. Les conseils suivants s'adressent uniquement à l'homme : « Tu ne dois pas regarder un joli visage, ni tendre la main [pour le toucher], ni te parer, te laver ou te raser la barbe...garde-toi de danser ou de sauter en battant des mains », pour conclure enfin : « Il est impossible de causer avec les femmes sans qu'on

¹¹ *Indreptarea legii*, pp. 234, 238.

¹² *Ibid.*, p. 258.

¹³ *Ibid.*, p. 343.

¹⁴ *Ibid.*, p. 574.

¹⁵ *Ibid.*, p. 344.

soit allumé par le feu de la pollution »¹⁶. Si ces recommandations ne sont pas entendues, le législateur est obligé de sévir au nom de la bienséance contre « la femme qui ira aux bains avec des hommes étrangers...ou s'attablera à boire avec eux »¹⁷. Voici des situations qui sont jugées comme preuves accablantes de conduite impudique : « si le couple est trouvé entre deux draps, dans leur nudité ou même vêtus qu'ils soient, s'ils sont découverts seuls dans une chambre, si on les voit s'embrasser ou si, lui, il lui manie les tétons, s'ils exhibent leurs parties honteuses, s'ils échangent des paroles grivoises ou s'ils rient même sans la moindre caresse »¹⁸. En somme, il résume bien la pensée des clercs, cet auteur qui s'exclame : « Oh, maudite douceur ! »¹⁹.

Dans une société où le rang et l'honneur comptaient au nombre de valeurs fondamentales et où la morale était âprement défendue par l'Église, on comprend que l'amour soit craint comme préjudiciable à la position sociale et au salut de l'âme. Ce qui répond à la question posée par un historien littéraire, G.Calinescu, qui s'étonnait de l'absence de la correspondance sentimentale chez les Roumains²⁰. Lorsque l'amour se fait connaître publiquement, c'est en tant que crime flagrant de nature sexuelle. Par exemple, en 1533, la fille d'un boyard prend la fuite avec le serviteur avec lequel elle a commis l'adultère.

¹⁶ Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Fonds Manuscrits, mss. roum. 1261, ff.18-19. L'original de ce texte, par le Crétois Agapios Landos, *Hamartolon sotiria* (Le Salut des pêcheurs), a été plusieurs fois imprimé à Venise, la première fois en 1641. Notre manuscrit est une copie de 1726 de la traduction en roumain.

¹⁷ *Indreptarea legii*, p. 221.

¹⁸ *Ibid.*, p. 242.

¹⁹ Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Fonds Manuscrits, mss.3190, f.68v.

²⁰ G.CALINESCU, *Aproape de Elada*, p. 101.

Etant déjà mariée et mère de deux fils, son infidélité s'aggrave du fait que son amant était d'un rang inférieur. Le père pour se venger de cette atteinte à son honneur, ne peut faire moins que la déshériter²¹. En 1557, Stoica a enlevé la femme de Dumitru et ils se sont enfuis à Braila, donc « en pays étranger, comme un traître et un malfaiteur »²². La réaction de la justice fut de lui confisquer son alleu, parce que le transfuge s'était rendu coupable d'un délit politique. Le port danubien de Braila appartenait à l'Empire ottoman et, par conséquent, les fuyards de Valachie étaient tentés de se réfugier de l'autre côté de la frontière. En 1667, un autre couple illégitime franchit le Danube, mais en sens inverse : une Juive de Constantinople, étant tombée amoureuse d'un jeune Albanais, s'est laissée enlever par celui-ci. Ils furent accueillis à Bucarest, où la conversion de la fille au christianisme fut suivie d'un mariage en grande pompe. Ce fait divers inspira deux poèmes érotico-satiriques, l'un en grec, l'autre en arménien, et l'histoire eut même l'honneur d'être imprimée à Venise²³. Mais il peut aussi arriver qu'une noble dame, l'épouse d'un Cantacuzène, quitte la maison conjugale avec un Turc pour l'accompagner à Constantinople : elle s'y convertit à l'Islam²⁴.

Enfin, les documents font quelquefois mention de religieuses ayant manqué à leur vœu de chasteté. L'une d'elles, Efmia, en 1642, avoue humblement sa faute : « Dieu, dans sa miséricorde, s'est emporté contre moi et m'a fait tomber dans

²¹ DRH, B, II, no 145.

²² DRH, B, V, no 108.

²³ Andrei PIPPIDI, « L'Histoire de Marcada, ses versions et ses lecteurs », *Revue des études sud-est européennes*, XXIX, 1-2, 1991, pp. 27-37.

²⁴ *Genealogia Cantacuzinilor*, éd. Nicolae IORGA, Bucarest, 1902, p. 288.

le péché, de sorte que j'ai donné naissance à un enfant »²⁵. La sanction ecclésiastique montre une indulgence déconcertante : la religieuse a payé une amende en offrant à son évêque une esclave tzigane et celui-ci a dit quarante messes à son intention.

Les Roumains des Principautés, à la différence de ceux de Transylvanie, n'ont pas fait l'expérience de la Réforme, protestante ou catholique, pour leur imposer une morale sexuelle rigide et les textes moralisateurs, malgré la vigueur avec laquelle ils maudissent et menacent, demeuraient impuissants à discipliner une majorité illettrée. On s'en rend compte à voir le développement de la prostitution. Selon le témoignage d'un voyageur turc du XVII^e siècle, il y avait à Jassy « 1060 caves, au-dessus desquelles se trouvaient un cabaret ou un bordel »²⁶. C'était aussi la coutume à Byzance, où les filles exerçaient leur métier dans les tavernes²⁷. Ayant visité une de ces maisons de Jassy, Erasmus von Weissmantel, officier de l'armée suédoise, y a entendu la chanson dont il rapporte quelques vers obscènes²⁸.

Les femmes seules étaient marginalisées très tôt : « D'après notre coutume moldave, c'est une honte et un motif de mépris pour une fille qui jusqu'à 24 ans n'a pas trouvé de mari »²⁹ (c'est Ilinca Braha qui parle, en 1736). « Avec 2 à 4 % de célibat définitif et le mariage à 19/20 ans, l'Europe de l'Est est encore au modèle de transition, celui que l'on observe en

²⁵ *Cercetari istorice*, XIII-XVI, 1940, p. 400.

²⁶ *Calatori straini despre tarile române*, II, Bucarest, 1976, pp.484-485. Au XVIII^e siècle, les femmes de mauvaise vie étaient établies dans les deux quartiers de Podu Ros et de Tatarasi Voir Lia BRAD CHISACOF (éd.), *Antologie de literatura greaca din Principatele Române*, Bucarest, 2003, pp. 28, 31.

²⁷ H.G.BECK, *op. cit.*, p. 65.

²⁸ Cf. *Calatori straini*, VIII, Bucarest, 1983, pp. 358-361.

²⁹ N. IORGA, *Anciens documents de droit roumain*, II, pp. 296-297.

Angleterre à la fin du XIV^e siècle et en Espagne au Siècle d'Or »³⁰.

En ce qui concerne la vie conjugale, nos sources du XVII^e siècle sont surtout sensibles aux crises. Les actes des tribunaux ont gardé le souvenir de deux causes célèbres : le scandale causé en 1612 par Maria de Sarata et Bucov, que son mari a accusé d'adultère et de tentative d'assassinat, et en 1635 la plainte portée par Maria Baleanu contre son mari, pour l'avoir calomniée au procès de divorce afin de se saisir de ses terres.

Dans le premier cas, la culpabilité de la femme a été dûment établie, son mari réclamait la peine de mort que ses juges ont commuté en confiscation de tous ses biens ; finalement, elle « est restée nue et affamée, elle et ses enfants ont dû aller mendier aux portes des gens comme des misérables »³¹. Au contraire, l'autre femme a échappé à la condamnation en prouvant que la dénonciation n'était qu'un mensonge, le mari a sauvé sa tête en prenant la fuite, mais une partie de sa fortune a été saisie par décision du prince pour former à l'avenir la dot des filles du couple³².

Le recours au divorce était possible. La loi permettait aux femmes de le demander, pour des raisons aussi variées que le mauvais traitement, l'adultère, les déviations sexuelles, l'impotence, la folie, l'hérésie et la pratique de l'usure³³. Si l'homme veut divorcer, il fait grief à sa femme d'adultère, de sorcellerie ou bien de l'absence de virginité constatée au

³⁰ P.CHAUNU, *Démographie historique et système de civilisation*, Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen Age, temps modernes, 86,2,1974, p.313.

³¹ DIR, XVII, B, II, p.117, 294, 346-347; *ibid.*, III, no 170 et DRH,B,XXI, no 112 ; *Revista istorica*, VIII ;1922, p. 89.

³² DRH, B, XXV, nos 6, 96, 126, 160, 257.

³³ *Indreptarea legii*, pp. 177, 185, 225.

mariage. Lorsque le divorce est prononcé par sa faute, l'homme est condamné à restituer la dot ou, au moins, à payer un dédommagement³⁴. Parfois, il règle sa succession de son vivant, en formant un douaire pour la future veuve, mais il exige, plus ou moins clairement, que celle-ci ne se remarie pas³⁵. L'interdiction d'épouser un roturier, valable pour toutes les filles nobles³⁶, existe aussi pour la veuve d'un boyard. Pour avoir enfreint cette règle, en 1705, Stanca est châtiée « comme une femme sans jugement et sans intelligence », car, à la mort de son mari, « elle n'a pas cherché à épouser un homme d'honneur et du même rang, mais elle a déshonoré son mari et sa propre famille en prenant un homme indigne »³⁷.

Le même contrôle de la distance sociale va se maintenir au siècle suivant, quand il est introduit dans la législation. Le code moldave de 1780 contient l'exigence « de garder l'honneur du lignage » contre les mariages avec « des personnes de bas étage et de mauvaise réputation »³⁸. Même les roturiers étaient entravés par les distinctions de classe : le

³⁴ Par exemple, en 1739, le dédommagement consiste en une somme d'argent, deux bœufs, une vache et une jument (N.Iorga, *Anciens documents*, II, p.302, n.1). En 1743, la décision du prince, au sujet d'un individu qui, après 36 ans de mariage, avait abandonné sa femme malade pour épouser sa concubine : son héritage ira à sa première femme et aux enfants du premier lit (*Condica lui Constantin Mavrocordat*, éd. Corneliu ISTRATI, II, Jassy, 1986, p. 351).

³⁵ DIR,B, XVI, II, no 338 ; DRH,B,XXI, no 198.

³⁶ Sous peine de perdre leur part d'héritage, comme dans le cas jugé le 6 mars 1629 en Moldavie (Archives Nationales, Direction Générale, Fonds de documents de l'Académie, doc. CCVII / 60).

³⁷ I.TANOVICIANU, « Documente importante », *Revista pentru istorie, arheologie si filologie*, XIV (1913), p.10.

³⁸ Stefan LEMNY, *Sensibilitate si istorie în secolul XVIII românesc*, Bucarest, 1990, p. 84.

mariage entre Roumains et tziganes était interdit³⁹. Un édit de 1764, en Valachie, s'oppose au mariage avec des « étrangers », c'est à dire les immigrants d'origine balkanique. Il faut croire que l'obstacle était toujours de nature sociale, car cette prévision n'empêchait pas les fréquentes alliances matrimoniales qui ont ouvert les rangs de la noblesse locale à des familles grecques du Phanar⁴⁰. Pour être assimilé, il suffisait d'acquérir des terres dans le pays, ce qui ensuite nivelait le chemin vers une fonction anoblissante et un riche mariage.

Avant que le XVII^e siècle finisse tout à fait, à la cour de Constantin Brancovan, les règles du savoir-vivre se renforcent et s'affinent progressivement. Ce ne sont pas les prescriptions et interdictions de la morale religieuse qui ont agi sur les mœurs de l'élite, mais une influence culturelle étrangère. L'exemple des Cantacuzène, qui lisaient les poètes italiens de la Renaissance et les « précieux » du Baroque français, fut imité par plusieurs autres familles de boyards. Le goût pour cette littérature, chaste et passionnée à la fois, va persister pendant longtemps. Voiture fut traduit en roumain aussi tard que 1783. Le choix du traducteur s'est porté sur le Roman d'Alcidalis et de Zélide, qui abonde en passages de ce genre :

En s'embrassant, les deux amants tombèrent comme morts...et on n'entendait rien d'autre que les plaintes et les gémissements que leur causait la joie ; ils se regardaient et de leurs yeux coulaient des ruisseaux de larmes et aucun

³⁹ VI. DICULESCU, *Viata cotidiana a Tarii Românesti în documente, 1800-1848*, Cluj, 1970, pp.50-51. Le 6 juin 1803, un Roumain déclare son intention de divorcer d'une tzigane, « sous prétexte qu'il ne veut pas avoir pour femme une esclave ».

⁴⁰ St. LEMNY, *op. cit.*, pp. 83-84.

d'eux n'était plus capable de dire un mot, car les soupirs et les sanglots les étouffaient⁴¹.

Par l'intermédiaire de telles lectures, la noblesse de cour a subi, quoique avec un certain retard, l'influence de l'Occident. Aussi voyons-nous, dans une des pièces de théâtre écrites vers la fin du XVIII^e siècle pour l'agrément du milieu phanariote, un personnage s'exclamer : « Quand il était mon mari, je lui étais soumise, maintenant, puisqu'il a oublié comment un époux doit se conduire avec sa femme, moi non plus je ne veux me rappeler que je suis son épouse »⁴².

Ce qui s'est passé entre temps au niveau politique c'est que la Porte a réussi à faire reconnaître aux Principautés le régime phanariote qui, s'il signifie, à l'intérieur des deux pays, une centralisation – et celle-ci permettra bientôt des initiatives de modernisation suivant le modèle occidental-, il entraîne également dans les rapports avec l'Empire ottoman un affaiblissement de l'autonomie qui avait été accordée à la Valachie et à la Moldavie. Ainsi donc, d'un côté l'Etat fait usage de la force qu'il a acquise pour se joindre à l'Eglise afin d'imposer aux classes inférieures une discipline qui n'est pas un héritage médiéval, mais correspond à la réglementation d'un Occident de plus en plus séculier. D'autre part, la noblesse oppose à l'ordre nouveau une résistance qui encourage un individualisme forcené et brise toutes les entraves de la morale traditionnelle. L'écart entre les couches sociales augmente quand la cour et la capitale jouissent d'une liberté des mœurs

⁴¹ N.N.CODRESCU, « Istoria lui Altidalis si a Zelidiei, unul din primele romane franceze in limba noastra », *Analele Académie Roumaine*, mém. sec. lit., III^e série, t.V, 1931, pp. 107-147.

⁴² Lia BRAD CHISACOF, *op. cit.*, p.193.

sans précédent, tandis que les autorités exercent une patriarcale surveillance teintée de misogynie sur la grande majorité de la population.

Le regard porté de l'extérieur par les voyageurs occidentaux est apte à juger la situation sous un autre angle. Cornelio Magni, dont la visite en Moldavie se place en 1672, avait déjà trouvé les femmes « assai villane e sfrontate » ou même « sfiatissime e disonestissime ». Pour qu'il puisse les comparer aux prostituées de Venise, il faut qu'il ait fréquenté les tavernes de Jassy⁴³. Une génération plus tard, Démétrius Cantemir relevait nettement la différence entre les femmes de la classe supérieure et celles du peuple, bien plus belles à son avis, mais « souvent frivoles et de mœurs assez honteuses ». Verdict qui sera confirmé en 1759 par un témoin polonais : « cette nation ne se soucie guère de vertu, ni de pudeur »⁴⁴.

Ce jugement n'était pas exceptionnel, s'agissant de représentants de l'Europe des Lumières confrontés aux réalités de l'Est. Entendons plutôt l'abbé Chappe d'Auteroche au retour de Sibérie : « On n'y connaît point cet amour délicat, apanage des âmes sensibles, dont la vertu la plus sévère ne peut pas toujours se défendre. Un amant n'y jouit jamais de cet état enchanteur que fait sentir la volupté de devoir à ses soins et à l'excès de son amour l'embarras, le trouble et l'égarément d'une amante qui voudrait être vertueuse. Ces situations sont inconnues en Sibérie et dans la plus grande partie de la Russie où les mœurs policées du reste de l'Europe n'ont pas encore pénétré. Dans ces contrées barbares, les hommes tyrannisent leurs femmes qu'ils regardent et traitent comme leurs premières

⁴³ N.IORGA, « Un calator italian in Turcia si Moldova in timpul razboiului cu Polonia », *Analele Acad. Rom.*, mem. sect. ist., Ile série, t.XXXIII, 1910, p. 58.

⁴⁴ St. LEMNY, *op. cit.*, pp. 86-87.

esclaves, et en exigent les services les plus vils... Abusant plus que partout ailleurs du droit du plus fort, ils ont établi les lois les plus injustes, lois que la beauté et la douceur de ce sexe n'ont encore pu ni détruire, ni adoucir. D'après un pareil traitement, il n'est pas étonnant qu'on n'y trouve pas la délicatesse de sentiments des pays policés »⁴⁵. On sait que ces critiques ont provoqué une réplique irritée de la part de Catherine II, indignée comme souveraine et comme femme.

En Valachie et en Moldavie, la législation reflète le souci de ces représentants du « despotisme éclairé » que furent les princes Constantin Mavrocordato, Constantin Khandjerli, Alexandre Mourousi et Constantin Hypsilanti de diriger les mœurs d'une main ferme. A la suite du premier de ces édits, plus de 80 « mauvaises femmes » de Jassy ont été emprisonnées au pain et à l'eau⁴⁶. Le chroniqueur contemporain désapprouve la rigueur de cette mesure, mais à Paris on ne procédait pas autrement avec les prostituées enfermées à l'hôpital de la Salpêtrière ou condamnées à la déportation. La justice moldave punissait les filles engrossées et les veuves coupables de libertinage d'une forte amende (dans ce dernier cas, la somme s'élevait au prix d'un bœuf)⁴⁷. Il demeurait difficile d'établir les torts pour certaines accusations de viol que l'homme contestait farouchement⁴⁸. Les autorités

⁴⁵ *L'impératrice et l'abbé. Un duel littéraire inédit entre Catherine II et l'abbé Chappe d'Auteroche*, présenté par Hélène CARRERE d'ENCAUSSE, Paris, 2003, pp.197-198.

⁴⁶ St. LEMNY, *op. cit.*, p.87, qui cite une ordonnance de 1794 : « ici, dans ce pays, le péché de la fornication librement pratiquée est habituel et ledit péché augmente à présent et se multiplie ».

⁴⁷ *Condica lui Constantin Mavrocordat*, II, pp.126 et 594.

⁴⁸ *Ibid.*, pp.432, 450-451 ; N. IORGA, *Anciens documents*, II, p.303. Pour en finir avec les scandales, le prince Constantin Hypsilanti interdira aux tribunaux ecclésiastiques et civils de s'occuper de procès

commencent aussi à se préoccuper du sort des enfants nés de relations extra – conjugales. En imitant l'exemple donné par Joseph II à Vienne, Alexandre Hyspanti a fondé le premier orphelinat de Bucarest en 1781.

Malgré cette prise de conscience qui donne une impulsion décisive aux réformes destinées à préparer une reconquête morale de la société, l'ascension d'une nouvelle élite dans laquelle les parvenus occupent une grande place a donné libre cours à l'amour physique et sentimental. Cette fois encore, l'influence d'un modèle culturel a accéléré la rupture avec la tradition. On parlait grec à la cour des princes phanariotes et une large part de la production littéraire dans les Principautés fut écrite en cette langue durant un siècle entier. Il n'y a qu'à voir l'origine grecque de certains néologismes introduits en roumain à cette époque pour se rendre compte jusqu'à quel point ce modèle fut adopté. Ce vocabulaire comprend des termes pour : jalousie, rudesse barbare, discorde, pleurnicher, crise de nerfs, infortune, félicité, plaisir, vertu, mariage, maîtresse, fillette, bâtard, séduire, vice, artifice, flatterie, érotique, etc.⁴⁹ Notions, on le voit, indispensables pour parler de l'amour.

Cette acculturation s'est greffée sur un hédonisme qui n'était qu'une autre forme de la compétition pour l'accès au pouvoir. « A quoi bon vivre, sinon pour jouir ? » s'écrie le personnage autour duquel s'organise une satire dramatique clandestine, écrite en 1785 pour critiquer la clique de favoris princiers qui domine la cour de Jassy⁵⁰. Le sens de la vie est

de paternité intentés par « toute fille ou veuve qui aura commis le péché de luxure » (VI. DICULESCU, *op. cit.*, pp. 180-181). Voir encore St. LEMNY, *op. cit.*, pp. 91-92.

⁴⁹ L.GALDI, *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes*, Budapest, 1939.

⁵⁰ Lia BRAD CHISACOF, *op. cit.*, p.196.

donné par l'avidité : « Le plaisir est mon Dieu ! » La correspondance privée des boyards de cette époque ne manque pas d'allusions gaillardes et de références précises aux appas des courtisanes⁵¹. Une conséquence des extrêmes tensions politiques et de l'instabilité du mécanisme social était l'ambiguïté du code des relations entre sexes. On pouvait braver la morale dans sa vie privée et écrire des vers à la manière du Métastase qui rendent un hommage tendre et délicat à la beauté. Un exemple de cette duplicité fut le poète Alecu Vacarescu. Récemment, il a été proposé comme auteur d'un roman, *L'histoire de Philérote et d'Anthoussa* : les aventures de deux amants y sont racontées entre billets doux, confidences et évanouissements, exactement comme l'avaient fait les derniers poètes byzantins⁵². Le héros, derrière lequel il est possible d'entrevoir l'auteur, clame ainsi sa passion : « Voudrais-je quitter et abandonner, / L'amour m'a vaincu, ma blessure ne peut guérir./ Vous pouvez me pourfendre à coups d'épée ou me jeter au feu,/ Point ne me ferez changer ma décision ». Ses lamentations visent « le déclin de l'amour pur, celui qui découlait de la vertu » : il a été remplacé par « le désir charnel qui a apporté une autre sorte de volupté et a imposé un autre dieu »⁵³. La liberté des mœurs masculines donnait lieu à de nombreux incidents, parmi lesquels l'histoire littéraire a retenu le viol dont Rhigas lui-même s'était rendu coupable au cours de son séjour à Bucarest. Voici donc un autre poète, dont on pourrait croire que la psychologie est

⁵¹ Ion VIRTOSU, *Correspondenta literara între Nicolae și Iancu Vacarescu, 1814-1817*, Bucarest, 1938.

⁵² Il est certainement l'auteur des vers découverts par Dimitris SPATHIS, *Άγνωστες μεταφρασσεις Μεταστασιου και πρωτοτυπα στιχουργηματα*, Ο Εραμιστης, 16, 1980, pp.239-284.

⁵³ *La storia di Filerot e Anthusa*, éd. Angela TARANTINO, Rome, 1996, pp. 210, 355.

révélée par son goût pour la lyrique sucrée de Métastase, il traduisit aussi *L'École des amants délicats* de Restif de la Bretonne avant de s'engager dans les projets révolutionnaires qui allaient lui coûter la vie, mais il n'est pas permis de négliger la plainte portée contre lui par la jeune servante qu'il avait engrossée⁵⁴. La vie conjugale non plus n'était conforme ni aux principes de la morale, ni à la rhétorique raffinée que les auteurs du temps déployaient pour étaler leurs sentiments. Un thème souvent repris par les critiques du régime phanariote est celui du jeune boyard qui « se pavane comme un fils de prince » et auquel le mariage offre seulement un moyen de s'emparer d'une dot riche⁵⁵.

La différence entre bonnes et mauvaises mœurs n'avait pas encore trouvé une expression précise, étant sous-entendue par la littérature morale et l'iconographie religieuse.

C'est seulement lorsque le vocabulaire juridique se laïcise que les termes attendus apparaissent. En 1795, après la séparation de deux époux qui avaient pris ensemble la décision d'entrer en religion, l'homme a été reçu comme novice dans

⁵⁴ NICOLAE IORGA, « Straini oaspeti ai Principatelor », *Literatura si arta româna*, V, 1900-1901, p.25-31. C'est à Rhigas qu'on peut attribuer sans hésitation le texte inachevé d'une comédie qui ridiculise le prince de Valachie Nicolas Mavroyéni et les mœurs dissolues de sa cour, cf. Lia BRAD CHISACOF, *op. cit.*, pp. 213-375.

⁵⁵ Voir Cornelia PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, « Critique des mœurs et mentalité chez Alexandre Calphoglou (1794) », *Cahiers roumains d'études littéraires*, 3, 1986, pp.124-135. A corriger toutefois, p.126, le nom d'un des philosophes accusés de corrompre la jeunesse de Valachie avec Rousseau et Voltaire. Ce n'est pas Mirabeau, mais « Mirabaud », pseudonyme de d'Holbach. Voir encore Nestor CAMARIANO, « Nouvelles données sur Alexandre Calphoglou de Byzance et ses *Vers moraux* » in *Symposium. L'époque phanariote*, Thessaloniki, 1974, pp. 93-125 ; Ariadna CAMARIANO, *Spiritul revolutionar francez si Voltaire în limba greaca si româna*, Bucarest, 1946, p. 64 et suiv.

un monastère, où « il ne lui était pas permis de sortir dehors à sa volonté pour qu'il ne fût pas exposé » à attraper certaines mauvaises mœurs »⁵⁶. Il revient aux autorités d'établir ce que sont les mauvaises mœurs et celles-ci sont toujours associées au vagabondage. Quand un adolescent de famille noble est resté orphelin, on l'a enfermé au monastère de Snagov, parce qu'il « traînait dans les rues en mauvaise compagnie, en prenant des manières et une conduite indignes »⁵⁷. Ou encore, à propos d'un prêtre défroqué qui s'était enfui de son village avec sa concubine, le tribunal qui le fait rechercher déclare qu'il « a été saisi par les mauvaises mœurs »⁵⁸. On l'accuse d'être « possédé par la maladie des mœurs » (*patima moravurilor*) - c'est donc une pathologie.

La réaction post-révolutionnaire, qu'on ressent dès les premières années du XIX^e siècle et qui est renforcée par l'occupation militaire russe de 1806-1812, a eu une base populaire. On l'entrevoit dans le ressentiment de la bourgeoisie contre l'aristocratie dévoyée. L'un des plus acerbes critiques des institutions et des mœurs est un petit artisan de Bucarest, sacristain de surcroît, ce qui explique la ferveur religieuse qu'il manifeste. A l'entendre, ce milieu citadin, encore proche de ses racines rurales, demeure très pieux et hérite de la vieille méfiance envers le corps. Ioan Dobrevici, que l'indignation rend éloquent, accuse le libertinage et l'athéisme des riches de toutes sortes d'effets néfastes : épidémies, tremblements de terre, incendies et, naturellement, révolutions. Car il n'avait

⁵⁶ Ion IONASCU, « Istorical mănăstirii Horez-Vâlcea », *Arhivele Olteniei*, XIV, 79-82, mai-décembre 1935, pp.439-440.

⁵⁷ VI. DICULESCU, *Viata cotidiana*, p. 203. C'était en 1812. Il faut croire qu'il a trouvé ensuite le droit chemin, car à sa mort, en 1843, on fera ainsi son éloge : « jeune homme instruit, de bonne volonté et honnête » (Ilie CORFUS, *Insemnarile Andronestilor*, Bucarest, 1947, p. 99).

⁵⁸ VI. DICULESCU, *op. cit.*, pp. 91-92.

pas tort en reconnaissant dans les modes occidentales adoptées par les boyards des signes avant-coureurs de la crise politique : « Les femmes tête nue et tondues, dénudées jusqu'à la taille.

Les hommes avaient abandonné leur costume traditionnel et avaient pris des habits étrangers, comme les mécréants, les uns vêtus à l'allemande ou à la française, les autres autrement, ayant les cheveux coupés court et bouclés comme les femmes. Les plus savants s'étaient mis à lire des livres étrangers, en français, en allemand ou en italien. C'est ainsi qu'a pénétré la doctrine de ce Voltaire détesté par Dieu que les infidèles adoraient comme leur dieu. On ne respectait plus les saints carêmes, il y avait toujours de la viande sur la table. On allait à l'église comme au spectacle, chacun cherchant à faire voir ses meilleurs habits et les femmes ornées de parures diaboliques... »⁵⁹. Ce démolisseur obstiné ne cache pas sa satisfaction d'avoir vu l'incendie détruire en 1826 le premier théâtre de Bucarest, parce que, selon lui, c'était « un temple des dieux grecs ». Autres nouveaux divertissements, les clubs et les bals sont dénoncés plus vivement encore : ceux qui les fréquentent suscitent la colère de Dieu, car « la nuit, ils font diverses masquerades, pires que chez les peuplades païennes ». Cette aversion à l'égard de l'Occident se révèle avec une sincérité naïve, elle est un témoignage inégalé d'une société disparue dont la connaissance est indispensable pour comprendre la nôtre.

La diatribe passionnée qu'on vient de lire non seulement exagère la poussée innovatrice qui défiait une morale traditionnelle, mais ignore les indices d'un mouvement en sens contraire qui, à plus ou moins brève échéance, allait modifier

⁵⁹ Ilie CORFUS, « Cronica mestesugarului Ioan Dobrescu (1802-1830) », *Studii si articole de istorie*, VIII, 1966, p. 341.

le comportement domestique dans les familles aristocratiques. Or, ces indices étaient déjà apparus depuis longtemps. Que l'on considère le journal intime de Constantin Caradja : le récit du mois à la campagne que l'auteur a vécu avec sa jeune femme en avril 1780 respire une innocence qui devrait nous rassurer à cet égard. On croirait lire Rousseau ou Bernardin de Saint-Pierre :

J'ai donc eu une vie admirable avec ma Ralitsa... Ce fut la période la plus heureuse de mon existence, car j'y ai goûté, dans la plus grande paix et tranquillité de l'âme et de la pensée, tous les plaisirs et les délectations de ce vain monde. On se levait de très bon matin pour boire notre café, soit près des fontaines, soit dans la roseraie, ou ailleurs, là où le regard pouvait se rassasier des beautés de la nature. Ensuite, nous sortions nous promener, soit en descendant vers les champs, soit en carrosse loin dans les bois, où l'on s'arrêtait pour herboriser quelque deux heures. Puis on rentrait à la maison et on prenait le déjeuner, formé de cinq plats, mais des plus délicats. Après quoi on se reposait un peu, une heure tout au plus, vers le coucher du soleil on buvait encore du café dehors et l'on recommençait nos excursions ou nos occupations domestiques, c'est à dire, moi, je faisais la lecture et ma très chère femme se récréait au travail d'aiguille ou à d'autres tâches utiles, de sorte que nous passions merveilleusement notre temps jusqu'au soir⁶⁰.

L'écho de cette lune de miel champêtre nous apporte enfin le modèle d'un mariage chrétien – les époux iront en pèlerinage au monastère de Neamțu -, union fondée sur une inclination

⁶⁰ « Scrieri și documente grecești », in *Documentele Hurmuzaki*, t. XIII, éd. A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, trad. G. MURNU et C. LITZICA, Bucarest, 1914, p. 95-96.

mutuelle et des valeurs communes. Les excursions botaniques et la lecture à haute voix rendent bien une atmosphère paisible qui, désormais, avec l'éducation bourgeoise, sera de plus en plus envisagée comme la norme même de la civilisation.

Exception encore, mais significative pour le sens en lequel se dirige l'évolution des mœurs, une image idéale des vertus domestiques nous est offerte par la famille des Golescu à l'heure où toutes les valeurs se reclassent, vers 1830-1840. L'historien a la chance de connaître dans tous ses détails la vie quotidienne de cette famille et ses idées grâce à une riche correspondance qui a été éditée depuis longtemps⁶¹. Aussi n'est-il guère malaisé d'identifier la maison anonyme évoquée par un voyageur anglais de l'époque. John Skene, après avoir été accueilli dans leur demeure de campagne, se déclare ravi d'avoir découvert en Valachie une vraie *country-house*, la maison familiale victorienne, où l'existence du groupe entier se déroule autour de l'éducation des enfants⁶².

Ce n'est pas un hasard si de telles îles dont les habitants entretiennent la sincérité de leurs affections par des manières polies et des causeries agréables se situent loin de la ville.

A Bucarest, qu'un guide à l'usage des visiteurs étrangers traite de « *the most dissolute town in the world* »⁶³, une populace bariolée et misérable rebutait par ses mœurs impudiques le spectateur occidental. C'est encore là que les estampes de Preziosi, aussi tard que 1868, nous feront voir, au bord de la rivière qui traverse la capitale, des baigneuses

⁶¹ G. FOTINO, *Din vremea renasterii nationale a României. Boierii Golesti*, Bucarest, 1939, vol. I-IV.

⁶² J. H. SKEENE, *The Frontier Lands of the Christian and the Turk*, London 1853, v p. 59.

⁶³ *A Handbook for Travellers in the Ionian Islands, Greece, Turkey, Asia Minor, and Constantinople, being a Guide to the principal Routes in those Countries*, London, 1840, p. 220.

dont les rondeurs laiteuses sont complètement nues⁶⁴. Le changement, malgré ses connotations positives de progrès et de modernisation, choquait, parce qu'il exposait crûment, comme toujours en pareil cas, les aspects primitifs et arriérés. La génération occidentalisée par ses voyages d'études a participé très activement à la révolution de 1848, mais, parce qu'elle éprouvait la honte du retard historique de cette société qu'elle désirait réformer, elle a transposé son idéal de pureté des mœurs dans le passé et dans le monde rural. Il devenait donc anoblissant ce caractère archaïque de la vie paysanne ; les paysans, que leurs seigneurs avaient affranchi en 1848 et auxquels on allait distribuer des terres, étaient investis du rôle de porteurs de la plus respectable tradition. La conjonction de préjugés généreux et de critique moqueuse de l'imitation de l'Occident par une bourgeoisie récemment enrichie est parfaitement représentée par l'attitude de Kogalniceanu, historien et homme politique qui s'est impliqué de toutes ses forces dans une grande œuvre de pédagogie nationale. Parmi les convulsions politiques qui annonçaient la révolution, il écrivit en 1840 quelques pages qui recommandaient *Une nouvelle manière de faire la cour*⁶⁵.

L'auteur eût voulu un retour aux mœurs paysannes, simples, saines et respectables. A cet effet, il remontait dans le passé jusqu'à la situation décrite par Cantemir, donc vers la fin du XVII^e siècle, et pour reconstituer le cérémonial des noces il utilisait, avec la curiosité d'un antiquaire et, déjà, d'un

⁶⁴ Victor BRATULESCU, *Vechi vederi bucurestene*, Bucarest, 1935, fig.8 ; Andrei CORNEA, *De la portulan la vederea turistica*, Bucarest, 1977, fig. 82.

⁶⁵ M. KOGALNICEANU, *Nou chip de a face curte*, in *Scieri alese*, éd. Dan SIMIONESCU, I, Bucarest, 1955, pp. 53-62.

ethnographe, des documents conservés dans sa propre famille depuis le mariage d'un ancêtre.

Ce n'était pas n'importe quel passé celui qu'on désirait ressusciter. La preuve se trouve chez Alecsandri, poète et auteur dramatique de cette même génération qu'un mouvement irrésistible entraînait vers le retour au peuple. Alecsandri se moque doucement des modes surannées lorsqu'il fait un de ses personnages donner ce conseil à un jeune homme amoureux : « Il faut te déclarer, il faut l'éblouir avec des mots d'amour ...récite-lui quelques vers de l'*Erotokritos* »⁶⁶. Dans un autre de ses vaudevilles, il place un fragment d'une poésie galante qui, mêlant le grec au roumain comme à la cour des Phanariotes, devait produire un effet comique quarante ans après, et il conclut en souriant : « C'est ainsi qu'on chantait du temps de Caradja et de Soutzo »⁶⁷. La nostalgie de ces jeunes boyards qui étaient nés autour de 1820 ne se portait pas vers le XVIII^e siècle – au contraire, ils associaient celui-ci à une période d'éclipse de l'indépendance et de déclin des lettres - , mais on inventait un Moyen Age romantique où la nation roumaine retrouvait encore intacte son harmonie morale, c'est à dire ce même équilibre qu'on avait tant de mal à préserver à l'entrée dans les temps modernes.

A l'issue de cette épreuve de croissance, la société des Principautés, bientôt unifiée et pourvue de ses institutions fondamentales, manifeste nettement la conscience de ce qu'on est convenu d'appeler « bonnes et mauvaises mœurs ». Pour y parvenir, il a fallu un long cheminement dont nous avons tenté ici de retracer les étapes.

⁶⁶ V. ALECSANDRI, *Boieri si ciocoi*, sans lieu et an d'apparition, acte II, scène 8.

⁶⁷ IDEM, *Kera Nastasia*, in *Teatru*, éd. G. ADAMESCU, Bucarest, sans an d'apparition, p. 76.